

BRIGITTE BATTEUX
Présences sensibles

Des morphologies hétérogènes. Le cadre privilégié de l'atelier met en scène des objets improbables, qui nous résistent dans leur quête d'une indétermination, hétérogènes dans leur matérialité et leur morphologie :

- Une *guirlande de cheveux* se présente sous la forme d'une pelote. Son volume est celui d'une tête humaine. Précieuse relique auratique, elle affirme simultanément sa dimension haptique et littéraire. Objet et sujet se confondent dans une réalité ordinaire transfigurée par la magie d'une opération artisanale de filage. Ligne de force et fil d'une pensée en développement, la guirlande a vocation à circuler en reliant chacune des aiguilles dont elle traversera le chas. Il ne s'agit pas ici d'explorer tous les aspects d'une symbolique capillaire inépuisable mais retenons, sans souci d'exhaustivité, les liens qui se tressent d'emblée avec les thématiques de la séduction, de l'ornementation, de l'attribut signe d'appartenance à un groupe, ou encore des rites funéraires. Dans mon imaginaire, ces cheveux induisent dans l'instant de l'atelier l'image de récepteurs dont les racines plongeraient dans une noosphère, agrégat de l'ensemble des consciences.
- Près du mur, des *moulages de troncs* séculaires, corps glorieux, possèdent un fort degré d'iconicité. A la fois indices d'une matrice originelle et images sculpturales de cette même matrice, ils semblent vouloir établir la connaissance intime (incluant mémoire, temporalités, stigmates) des deux troncs de frêne matriciels tant est précis leur grain dont les moulages incandescents rendent compte. Issus d'une transmutation alchimique dans le cadre ritualisé d'un panthéon sylvestre, ils semblent s'inscrire dans une théologie panthéiste initiant l'avènement d'un révélé métaphysique qui échappe à l'ordre du discursif.
- Devant la baie vitrée, des *aiguilles* de couturières sont monumentalisées dans l'aluminium et mouchetées d'une base semi hémisphérique, stylisation d'un coussinet de dentellière ; hors d'échelle et verticales, elles sont des images génériques sculpturales, capteuses nerveuses et frissonnantes promptes à propager les vibrations d'un sol métallique martelé par des pas. Ces pièces suscitent des images à la fois harmonieuses et conflictuelles : paratonnerres orientés vers les énergies telluriques du sol et totem ascensionnel sexué (chas), trait d'union inscrit dans la verticalité ; elles sont par leur ambivalence, images doubles, corps simultanément pétrifiés et dynamiques.
- D'autres productions viennent compléter dans l'atelier, cet inventaire à peine amorcé : une *dent* de sagesse, fragment minéral archaïque, est également représentée dans la résine laiteuse, en rupture d'échelle, dotée de racines effilées. Elle est comme le cheveu production physiologique, conjuguant vanité inerte et symbole de force vitale. Un *trophée* tragique est posé provisoirement en appui sur une marche d'escalier : un moulage d'une tête féminine se découpe sur un fond carmin tapissé de roses métaphoriques.
- Sont absentes de l'atelier les peaux en latex, écorchés obtenus à partir d'une sculpture d'homme (*les déshabillés*), les boules en organza qui suggèrent par leur morphologie un monde en gestation ; ces boules livrent un état de la matière bien davantage qu'une forme (*Origine*). Manquent également les formes textiles coniques, suggestions d'épées rendues inoffensives (*Rituel funéraire*). Ni idoles, ni copies, ni effigies, ces présences complexes, affranchies de toute narrativité, tiennent lieu de véhicules mentaux.

Une rhétorique plastique. Des objets plastiques établissent dans leur coexistence des connexions diverses, équivoques, illogiques, selon des affinités électives ou pas. Ces connexions servent une rhétorique plastique dans ce jardin métaphorique au contour indécis qui dialoguera avec l'espace et les collections muséales. Cet ensemble métissé s'organise en réseau spatial de même que les mots s'organisent syntaxiquement. Cependant, cet ensemble ouvre les objets sculpturaux qui le constituent à différents niveaux de perception : oscillant de façon instable du réel au figuré, de l'icône (image) au symbole, du symbole à l'indice, ces créations sculpturales démontrent que différentes catégories sémiotiques peuvent se conjuguer en un même objet. Par cette instabilité et ce réseau, notre artiste paraît vouloir partager l'intuition d'une vérité ontologique inaccessible, une vérité originelle que les mots ne sauraient contenir ou épuiser. Elle semble exprimer son intuition d'un mystère qui échappe au domaine de la raison, incommunicable, et par lequel

nous sommes *incompréhensibles à nous-mêmes* (Pascal). Ainsi, l'installation à venir n'est pas à lire car elle ne saurait porter un sens univoque, clos sur lui-même, ou attendu.

Des espaces magnétiques. Dans ma vision actuelle de ce qui sera, des espaces magnétiques exercent des forces contradictoires que le visiteur éprouve. Ce dernier pénètre et traverse des lieux revisités, dynamiques et instables. Ces lieux mettent en scène les dialectiques de l'apparition et de la disparition, de l'ombre et de la lumière, de la masse et de l'apesanteur, de la forme et de l'informe, du visuel et du tactile, du pérenne et du provisoire, de la lettre et de l'esprit, en une théâtralité dense. Ces espaces magnétiques ne se laissent pas circonscrire dans une topographie muséale figée. Les objets sculpturaux n'habitent pas véritablement des espaces de transition mais ils les portent en germe. Ils portent la potentialité de ces espaces dont ils sont les noyaux. Ces espaces sont émanation, extension, voire développement des objets. Le son et l'éclairage les façonnent diversement. Ils sont une réalité mythique apte à nous faire approcher une compréhension de l'ineffable, aptes à lever en nous, lorsque nous les vivons, une relation empathique au mystère de la vie et de l'univers.

Un dispositif spatial emboîte deux univers vivants : un espace intime (et sonore : battements de cœur d'un nouveau-né) d'intériorité pure, celui de notre artiste, et un espace muséal collectif et impersonnel, c'est-à-dire un espace encyclopédique de conservation, d'archivage et d'exposition. Deux espaces s'absorbent mutuellement tout en s'explicitant en un rapport de réciprocité. Des temporalités se croisent au cœur d'un art du contextualisme. Si les objets archéologiques, ethnographiques ou textiles habitent l'espace muséal, les productions accueillies créent leurs propres espaces tout en composant avec l'existant. Le spectateur, passant et sujet percevant, voit son ombre spectrale s'insinuer dans la scénographie ainsi recrée en un jeu de distorsions. Il est ainsi invité à éprouver les mouvements de ces espaces gigognes, statiques et dynamiques. Passer ainsi, c'est aussi s'inclure ou *faire parti du décor*.

Une artiste intercesseur. De même, par le jeu du partenariat, l'œuvre construit autrement du lien interhumain. Elle naît d'une sous-traitance (avec des artisans très impliqués notamment), négation d'une pratique autarcique qui donnerait l'illusion à son auteur de ne rien devoir. Ce travail interroge autant les formes que les attitudes. La posture intérieure de l'auteur est celle de l'intercesseur et de l'initiatrice par qui une mythologie subjective trouve sa visibilité sensible. Par la grâce de sa voyance, l'auteur nous mène dans les méandres d'un voyage intérieur. Elle ne communique pas sa vision mais la communique, explicitant ainsi le mot de Sol Lewitt, *en réalité, l'artiste ne peut pas expliquer l'œuvre, c'est l'œuvre qui explique l'artiste*. Un patrimoine muséal archéologique se voit réfléchi dans une poétique plasticienne très personnelle. Cette poétique semble naître de la nostalgie enfouie d'un manque, ou du deuil d'une patrie dont nous serions exilés selon l'hypothèse d'une certaine pluralité des mondes. Elle naît du désir d'une vision sublime des origines apte à nous faire saisir l'énigme de la vie et de l'univers. Elle naît du désir de produire des objets qui nous dépassent, comme autant de clés aptes à déverrouiller et gouverner ces portes cadénassées qui entravent une circulation subtile entre deux mondes. Elle exprime le désir de les toucher faute de pouvoir les toucher, le désir d'un abandon innocent à une nouvelle sensibilité.

le samedi 25 septembre 2010

JC Guerrero, professeur agrégé d'arts plastiques